

7

— l'existentialisme, Jean-Sol Partre et la duchesse de Bovouard.

Sans conteste, ce sont là des éléments qui font époque dans *L'Écume des jours*. S'il est facile d'identifier Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, à peine dissimulés derrière Jean-Sol Partre et la duchesse de Bovouard, il est plus difficile d'apprécier la portée critique du thème existentialiste dans un roman qui privilégie la cuisine aux dépens de la philosophie ou des mathématiques (pp. 12, 19, 76).

L'existentialisme de Sartre est une philosophie de la vie concrète, de l'homme « en situation », de l'homme en devenir. Comme la phénoménologie qui met « entre parenthèses » la question de l'être, de l'essence, pour ne considérer que les *phénomènes* tels qu'ils apparaissent au sujet qui les reçoit, l'existentialisme met l'accent sur l'existence des choses, sur leur apparence : « l'être d'un existant, c'est précisément ce qu'il paraît » (J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard 1943, p. 12). La phrase qui condense la thèse existentialiste : l'existence précède l'essence », cela « signifie tout simplement que l'homme est d'abord et qu'ensuite seulement il est ceci ou cela. En un mot, l'homme doit créer sa propre essence ; c'est en se jetant dans le monde, en y souffrant, en y luttant qu'il se définit peu à peu ; et la définition est toujours ouverte... » (J.-P. Sartre, « *A propos de l'existentialisme* », Action du 29.12.1944).

L'homme existe avant de se définir et il se définit par ses actes. Les dieux sont morts : il n'y a aucune autorité au-dessus de l'homme ; Jupiter est impuissant lorsqu'Oreste découvre qu'il est libre (*Les Mouches* 1943, Acte III, sc. 2). L'homme est injustifiable et responsable : « condamné à être libre », il doit inventer les chemins de sa liberté...

« Expérience », « existence », « choix », « liberté », « engagement », etc., ce sont là les termes clefs de la doctrine que l'on retrouve dans *L'Écume des jours*.

Avant toute analyse, il importe de rappeler ces deux évidences : *L'Écume des jours* n'est ni un document ni un roman autobiographique ; les relations entre Chick et Partre ne sont pas une transposition des relations entre Boris Vian et Jean-Paul Sartre.

2) L'existentialisme

• Chick et Partre

Jean-Sol est le « vice » (p. 45) de Chick, sa drogue, son anesthésique (pp. 36, 154). Jean-Sol est tout : les livres n'acceptent pas de partager (p. 148). Avant de mourir, Chick élève un véritable mausolée à la gloire de son idole : il met en conserve les livres, fait doubler les paroles des conférences, remise dans son armoire les effets précieux du philosophe. Chick ne lit pas. Bien sûr, Chick affirme qu'en dehors de Jean-Sol, il ne lit pas grand-chose (p. 11) et Alise pense à la douceur de Chick « expliquant Partre » (p. 154), mais le roman ne nous montre Chick lecteur de Partre qu'une seule fois (p. 133). Chick n'est pas un lecteur, c'est un « collectionneur » (p. 36) et un « veau » (cf. Informations, note*, p. 4) qui délaisse l'œuvre au profit de l'auteur : il enregistre, grave, fait doubler les moindres pensées et borborygmes de Partre (ce dernier « ne fait pas plus de bruit qu'une souris »), achète tout ce qui se rapporte à sa personne (pantalon, vieux habits, pipe ou « empreinte de l'index gauche », etc.). Partre est le grand amour de Chick : Alise elle-même n'est remarquée et aimée que dans la mesure où elle collectionne aussi les œuvres de Partre (p. 15). Dès qu'elle cesse de s'occuper de l'idole, Chick l'aime moins et n'a plus de temps à perdre avec elle (pp. 44-45, 75-76, 150). « Comment ne pas s'intéresser à un homme comme Partre ?... » (p. 150). Chick ne conçoit même pas qu'Alise puisse l'aimer mieux que Partre (p. 45), le préférer, lui, à ses reliures « en peau de néant ». Colin embrasse Alise et lui caresse les cheveux (p. 148) ; Chick caresse ses livres (p. 149) et n'embrasse plus Alise (p. 150). Le parallèle met en lumière les motivations

profondes du geste meurtrier d'Alise : celle-ci ne tue pas seulement l'écrivain prolifique, elle arrache aussi le cœur de celui qui lui a ravi l'amour de Chick.

Partre apparaît deux fois dans le roman (XXVIII, LVI). Il porte des lunettes, il a le sens de la mise en scène (lors de la conférence, il fait une entrée spectaculaire, il écrit dans un « débit ». Son modèle — Sartre — aimait écrire et discuter au *café de Flore*), reste assez indifférent à la mort d'autrui (pp. 77, 155) ainsi qu'à la sienne propre. Ce qui le caractérise, c'est sa prodigieuse fécondité (autre trait du modèle : l'œuvre de Sartre est à l'image de sa thèse, *L'Être et le néant*, elle est volumineuse), sa production qui ne cesse d'augmenter (pp. 22, 36, 115, 150).

• Boris Vian et Jean-Paul Sartre

Quelques indications biographiques sont ici nécessaires. Boris Vian fit la connaissance de Simone de Beauvoir (voir le texte cité précédemment) et de Sartre au début de l'année 1946. En mai 1946, Sartre accepte Boris Vian comme collaborateur à la revue *Les Temps Modernes* dont il est le directeur. En juin 1946, *Les Temps Modernes* publie la nouvelle *Les Fourmis* et la première *Chronique du menteur* (Boris Vian en écrira cinq). Il est vrai alors que Boris Vian se défend d'être existentialiste* et reproche à la revue de Sartre de ne pas accorder assez d'importance à la science et aux techniques, mais en 1946, date de rédaction de *L'Écume des jours*, les relations entre les deux hommes sont amicales et il n'y a pas lieu de supposer, à la lumière des événements postérieurs (les relations entre Boris Vian et Sartre se dégradèrent rapidement), que Partre est une caricature méchante de Sartre. Une note manuscrite ne laisse aucun doute sur ce sujet :

A l'origine, le roman devait être l'histoire de Zin ou de Zolin, un « type qui collectionne Mac Orlan, Queneau ou un autre... ». Dans la version terminée en mars 1946, l'auteur collectionné est devenu, comme on le sait, Jean-Sol Partre... (42).

Auteur à la mode, Sartre, plus que tout autre, justifiait l'engouement de Chick pour un écrivain aussi « radiant » (p. 74).

Boris Vian connaissait donc l'homme. Connaissait-il les deux ouvrages — *L'Être et le Néant* (1943) et *La Nausée* (1938) — dont il désarticule et parodie les titres dans *L'Écume des jours*** ? S'il n'a probablement pas lu la somme philosophique (43), Boris Vian a lu le roman qui « était un de ses livres favoris » (M. Rybalka (op. cit., p. 84)).

* Le 12 juillet 1946, dans un hebdomadaire, paraît un article de Boris Vian, intitulé *Sartre et la merde*, dans lequel l'auteur déclare : « Je ne suis pas existentialiste. En effet, pour un existentialiste, l'existence précède l'essence. Pour moi, il n'y a pas d'essence. » (Cité par Noël Arnaud, op. cit., p. 263).

** *L'Être et le Néant* : *La Lettre et le Néon* (p. 114) ; *La Nausée* : *Paradoxe sur le Déqueul* (p. 33), *Choix Préable avant le Haut-le-Cœur* (p. 36), *Le Vomi* (p. 45), *Remugle* (p. 55), *Renvoi de Fleurs* (p. 97), *L'Encyclopédie de la Nausée* en vingt volumes (p. 150)...

• Quelle image de la philosophie de Sartre trouve-t-on dans le roman ?

Boris Vian n'expose pas la doctrine existentialiste, ne la critique pas, il la réduit à quelques notions, quelques mots d'ordre vidés de toute substance : « expérience existentialiste » (p. 15), « existence » (p. 73), « moyens d'existence » (p. 155), « engagement » (p. 27), « Engagement » (p. 60), « tant de gens engagés dans cette aventure » (p. 77), « libre » (p. 155), « choix » (pp. 27, 155), etc. Peut-on aller au-delà du canular ? La philosophie de Sartre dans le roman se réduit-elle à quelques formules stéréotypées et vulgarisées ? Les circonstances (la faveur exceptionnelle dont jouit l'existentialisme après la guerre, la conférence triomphale que fit Sartre en octobre 1945 et qui servit de modèle à la conférence du chapitre vingt-huit) suffisent-elles à justifier le choix de Partre dans la version défini-